

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 112 (2018)

Artikel: Les conditions matérielles et théoriques d'une histoire de la littérature adversus christianos au cours du premier millénaire... : essai libre suite à un colloque stimulant

Autor: Andrist, Patrick

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-842392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les conditions matérielles et théoriques d'une histoire de la littérature *adversus christianos* au cours du premier millénaire... Essai libre suite à un colloque stimulant

Patrick Andrist

La publication des Actes d'un colloque est toujours une bonne occasion pour réfléchir aux réponses scientifiques qu'il a apportées ainsi qu'aux nouvelles questions et pistes de recherche qu'il a suggérées. La lecture des contributions publiées ci-dessus montre que l'objectif scientifique est atteint: nous avons aperçu les grandes lignes des principales littératures *adversus christianos* du premier millénaire, et nous avons appris qu'il est sérieusement possible d'envisager l'existence de points de contact entre elles. Quelles nouvelles perspectives cela ouvre-t-il? Pour chacune de ces littératures, il y a certes des dossiers à reprendre, des précisions à apporter, que les spécialistes ne manqueront pas de faire dans les prochaines années. Mais au-delà, nous nous sommes posé la question de savoir si l'étude de ces œuvres, aussi mal conservées que celles que nous avons survolées pendant le colloque, et issues de milieux aussi distants chronologiquement, géographiquement et idéologiquement les uns des autres, pouvaient être également articulée dans le cadre d'une histoire scientifique de la polémique *adversus christianos*, encore à écrire. A-t-on, quantitativement et qualitativement, le matériel pour le faire? Le cas échéant, y aurait-il du sens à s'aventurer sur cette voie?

Les conditions matérielles d'une histoire de la littérature adversus christianos

De toute évidence, la possibilité d'écrire une histoire de la polémique antichrétienne au cours du premier millénaire dépend directement des connaissances que nous avons des œuvres qui la constituent et de leur contexte de production. Idéalement, il faudrait pouvoir lire ces textes et les étudier directement, du moins en avoir une connaissance suffisamment objective. Force est de constater, cependant, qu'en ce qui concerne l'état de conservation des sources les différents dossiers se ressemblent souvent par la quantité des pertes et le peu d'information que

nous possédons à leur sujet. Les traités antichrétiens des philosophes sont surtout transmis par les citations plus ou moins fiables et complètes qu'en ont faites leurs adversaires. Les œuvres juives et zoroastrienne spécifiques, s'il y en a eu, n'ont pas survécu et, dans les textes conservés, les passages polémiques sont souvent obscurs ou philologiquement incertains. Quant au Coran, les limites des passages polémiques sont difficiles à établir et leur interprétation requiert une grande prudence, alors que les écrits des premiers commentateurs du Coran ont été surtout préservés, eux aussi, de façon incomplète, à travers des citations internes aux traditions islamiques.

Cela ressemble fortement à un champ de ruines.

Pourtant, comme les exposés l'ont également montré, ces ruines permettent parfois de se faire une idée des monuments dont elles témoignent de l'existence. Au prix d'un certain effort, nous pouvons, en partie, saisir ces œuvres et les arguments des auteurs, et les mettre en relation avec d'autres œuvres et avec divers phénomènes sociaux de l'époque. En fin de compte, le matériel disponible n'est pas insignifiant.

En outre, on est en droit d'espérer que la quantité de matériel disponible augmente: en effet, pour la préparation du colloque, nous avons encouragé les orateurs et les oratrices à utiliser principalement les sources directes, en laissant de côté, autant que faire se pouvait, les sources chrétiennes, sauf naturellement, celles qui, en l'absence de tradition interne, donnent accès aux sources et permettent de les reconstruire. Cependant, les œuvres de polémique antichrétienne ont eu parfois d'autres impacts dans la littérature de leurs adversaires, et il y a des pistes supplémentaires à explorer.

Par exemple, Manfred Hutter relève des recoupements entre les sources hagiographiques syriaques, qui attribuent aux adversaires des martyrs des propos antichrétiens, et les attaques de Mardānfarrox contre des hérétiques mal désignés. Cette correspondance «valide» une certaine historicité des arguments correspondant dans l'œuvre fictionnelle, même si elle n'implique *a priori* pas que l'auteur du texte chrétien ait été le témoin direct de débats ou de procès dans lesquels il aurait directement entendus ces arguments, ni même que ceux-ci étaient plus ou moins courants à son époque: il a, en effet, aussi pu recevoir des arguments authentiques au travers d'un processus de transmission littéraire interne au christianisme, qui a pu débiter des décennies plus tôt et trouver son origine en dehors de situations orales.

Or, on remarque parfois des phénomènes similaires dans la polémique anti-judaïque chrétienne, quand on compare les arguments attribués aux juifs à ceux qui sont opposés aux «hérétiques» dans la littérature rabbinique, comme nous le montrons dans un article à paraître prochainement.¹ Ici aussi la source chré-

¹ Andrist, Patrick, «... car la force de ses arguments avait raison des juifs en public quand il prouvait par les Écritures que le Messie c'était Jésus.» (Actes 18.28) ... Aperçu du conflit

tienne a conservé quelque chose d'authentique, et nous aimerions mieux comprendre les mécanismes littéraires à l'œuvre, qui nous permettraient peut-être de reconnaître de tels passages même lorsque nous n'avons pas de points de comparaison dans la littérature de la partie adverse.

De façon semblable, il faut souvent une certaine finesse de lecture pour saisir les traits polémiques dans les écrits musulmans, comme l'ont illustré Angelika Neuwirth et Mehdi Azaiez. Il n'est pas certain ici non plus que tous les passages pertinents aient déjà été inventoriés.

Somme toute, malgré les difficultés et les efforts nécessaires pour l'identifier correctement, le matériel potentiellement disponible n'est pas à ce point maigre qu'il soit *a priori* impossible d'envisager une étude de la littérature *adversus christianos* comme un tout particulier.

Les conditions théoriques d'une histoire de la littérature adversus christianos

L'autre aspect de la question consiste à se demander si, d'un point de vue théorique, il y aurait du sens à écrire une histoire de la polémique *adversus christianos*. En effet, les difficultés sont nombreuses – mais, comme nous allons le voir, elles ne sont pas insurmontables.

Premièrement, la nature des textes concernés est très diverse: il n'y a pas de doute, les traités de philosophie relèvent d'une catégorie littéraire très différente des recueils de paroles des Sages du judaïsme ou des sourates du Coran. Chacune de ces catégories est déterminée par les traditions propres à son milieu de production et aussi, *a priori*, par les objectifs différents des auteurs. Au-delà, c'est le positionnement religieux des adversaires du christianisme, leurs grilles de lecture etc. qui sont tout autres les unes des autres, comme l'illustrent les syllogismes de Mardānfarrox (cf. Mihaela Timuş ci-dessus). Par contraste, dans la polémique *adversus iudaeos*, il y a une continuité entre les opposants du Moyen-Âge et ceux du deuxième siècle, voire plus haut si on reconnaît une certaine reprise, par les chrétiens, d'arguments employés dans le monde romano-hellénique, par exemple à Alexandrie.² Une histoire de la polémique antichré-

d'exégèse entre juifs et chrétiens aux IIIe et IVe siècles: le témoignage d'Origène; les arguments de Zachée dans le *Dialogus Athanasii et Zachaei* à la lumière des exégèses midrashiques et rabbiniques, à paraître dans la *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*. Voir aussi Ph. Bobichon, Comment Justin a-t-il acquis sa connaissance exceptionnelle des exégèses juives (contenus et méthodes)?, in: *Revue de Théologie et de Philosophie*, 139 (2007), 99–124, 116–124. Pour une présentation des textes mentionnés ici et plus bas, P. Andrist, *Literary Distance and Complexity in Late Antique and Early Byzantine Greek Dialogues Adversus Iudaeos* (late 4th–early 9th c.), in: A. Cameron/N. Gaul (ed.), *Dialogues and Debate from Late Antique to Late Byzantium*, London/New York 2017, 43–64.

² On relève cependant une remarque de Manfred Hutter, qui rappelle l'existence, vers la fin de la période considérée ici, d'une polémique antijudaïque de la part des zoroastriens. À

tienne, qui ne se contente pas de juxtaposer des présentations de textes, doit pouvoir reconnaître les similitudes entre eux, et proposer aussi une explication littéraire convaincante pour ces similitudes.

Cependant, comme le relève Gregor Emmenegger, les aspects les plus particuliers de la théologie chrétienne sont l'objet d'attaques de plusieurs groupes. Par exemple, les doctrines autour de la naissance et de la nature de Jésus de Nazareth sont constamment contestées, comme l'ont illustré la contribution de Marie-Odile Boulnois, dont c'était le sujet, mais aussi des remarques de Daniel Stöckl ou de Manfred Hutter. Il ne faut cependant pas généraliser: d'autres thèmes répondent avant tout à des préoccupations religieuses particulières au groupe «attaquant».

Ensuite, comme nous l'avons déjà dit, les points de contacts littéraires ou historiques, possibles ou avérés, entre les différents adversaires ne manquent pas. Par exemple,

- dans son traité *Alethès Logos*, le philosophe Celse n'hésite pas à mettre en scène un juif, auquel il attribue ce que l'auteur pense qu'un juif devrait dire contre les chrétiens. La focalisation rhétorique est peut-être maladroite, mais il y a, dans l'esprit de Celse, moyen d'articuler les critiques des uns et des autres contre les chrétiens. D'autre part et surtout, comme Daniel Stöckl et Sébastien Morlet le rappellent, plusieurs chercheurs argumentent que Celse disposait, pour son texte, d'une source juive antichrétienne aujourd'hui perdue.

- Manfred Hutter émet l'hypothèse qu'une partie de l'argumentaire zoroastrien antichrétien ait pu provenir des juifs installés dans l'empire sassanide. Mihaela Timuş élargit même la possibilité à une influence des philosophes sous le règne de Khusrō Anōširwān, grand opposant à Justinien. Or, on constate bien une similitude entre ces opposants, par exemple lorsqu'ils reprochent aux chrétiens l'absurdité d'une doctrine selon laquelle Dieu peut naître ou mourir. De façon intéressante, la littérature chrétienne a conservé un texte intitulé, par la recherche, *De gestis in Perside* ou *Disputatio de Religione*, dans lequel, à la cour de l'empereur sassanide, les évêques, au cours d'une série de débats distincts, repoussent les attaques d'un philosophe païen, puis d'un mage, puis des juifs. La recherche a du reste fait le lien entre cette mise en scène et la pratique étendue des débats religieux à la cour des Sassanides et dans l'empire perse.³

- Un éventuel passage de motifs antichrétiens du zoroastrisme à l'islam est moins clair. Mihaela Timuş, qui constate en outre, entre le *Škand Gumānīg Wi-*

notre connaissance, celle-ci n'est pas prise en compte dans les études plus globales sur la polémique antijudaïque, ramenée parfois à un chapitre de l'histoire du christianisme.

³ Cameron Averil, *Dialoguing in late antiquity* (Hellenic studies 65), Cambridge (Mass.) 2014, 29; cf. Walker Joel Thomas, *The legend of Mar Qardagh. Narrative and Christian heroism in late antique Iraq* (The transformation of the classical heritage 40), Berkeley et al. 2006, 165, 174–180.

zār et plusieurs commentateurs coraniques, une certaine similitude des déclarations antichrétiennes, pense que ce sont plutôt les auteurs musulmans qui ont influencé Mardānfarrox, voire les milieux crypto-zoroastriens héritiers d'Ibn al-Muqaffa. La question reste ouverte.

Nous constatons donc l'existence d'un certain mouvement, dont l'ampleur est difficile à mesurer, des idées, des arguments, voire des textes antichrétiens, du judaïsme à l'hellénisme d'une part, au zoroastrisme d'autre part. Par contre, la question des sources possibles des auteurs islamiques sur ce thème n'est pas élucidée.

Rappelons ensuite qu'un texte de polémique religieuse est toujours écrit en contrepoint d'une réalité socio-religieuse particulière, qui est aussi socio-politique et socio-culturelle. Il y a des gens qui adhèrent plus ou moins volontairement à un système de croyances et de pratiques avec ses traditions et ses références, dans un contexte organisationnel religieux et civique particulier, qui crée ses dynamiques et ses contraintes, mais aussi avec un bagage culturel propre: autant pour l'auteur que pour ses destinataires, leur éducation, leur «littératie», les ouvrages qu'ils ont lus etc. influencent directement et indirectement la rédaction des textes. Idéalement, tous ces aspects doivent pouvoir être étudiés et mis en résonance. Ce n'est pas un mince défi, mais pour ce qui concerne le premier millénaire occidental et moyen-oriental, grâce aux nombreuses études déjà publiées et aux projets de recherche en cours, l'explorateur de la polémique antichrétienne n'est pas démuné.

Une des questions incluse dans ce travail d'analyse littéraire à entreprendre concerne l'«univers religieux» de l'auteur, notamment sa conception des autres groupes de croyance en général. Fait-il une différence entre les croyances divergentes «de l'intérieur» et celle «de l'extérieur»? Comment positionne-t-il le christianisme par rapport aux autres croyances? Avec qui l'associe-t-il, et avec qui ne l'associe-t-il pas? Les manichéens, par exemple, sont particulièrement persécutés par les zoroastriens parce qu'ils sont, eux aussi, «iraniens», c'est-à-dire qu'ils constituent une déviance «interne», une hérésie; ce qui ne les empêche pas de faire partie des «autres religions» réfutées par Mardānfarrox (cf. Manfred Hutter ci-dessus). Or, dans la littérature rabbinique, on trouve aussi cette distinction entre hérétiques du dedans et hérétiques du dehors, par exemple lorsque le traité Sanhédrin 38b du *Talmud de Babylone* rapporte les conseils de R. Eliezer suivis d'une précision de R. Johanan: ceux-ci ne sont valables que pour les impies non juifs, car un impie juif pourrait en être renforcé dans son impiété.

Cette distinction est également pertinente pour la recherche: dans les polémiques *ad intra*, c'est une lutte entre gens qui partagent un certain nombre d'autorités religieuses et de doctrines identiques, mais divergent sur des points souvent très spécifiques, de sorte que le débat entre eux peut être passablement technique et virulent, et qu'il tourne souvent autour de l'interprétation des autorités communes.

La polémique *ad extra*, d'un autre côté, suppose une certaine distance entre les protagonistes, un certain flou aussi dans la connaissance de l'autre, et une transposition quasi naturelle des concepts de l'autre dans l'univers de ses propres références. Comme le relève Origène, le juif mis en scène par le philosophe Celse contre les chrétiens n'est pas toujours crédible dans son judaïsme; et Celse semble avoir aussi une connaissance limitée du christianisme. Tel est aussi le cas du Coran, qui connaît plusieurs formes de christianisme mais en parle avec ses propres expressions et concepts, car l'auteur vise des buts spécifiques internes; les chrétiens mentionnés ou visés s'y reconnaîtraient-ils? De même, Lucien se moque du christianisme avec son propre vocabulaire, et pas avec celui de ses «victimes», ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il ne le connaît pas (cf. Frédéric Amsler ci-dessus et Enrico Norelli).

Cependant, on ne peut pas non plus séparer entièrement la polémique *ad intra* et *ad extra*. D'une part parce qu'il s'agit de concepts aux frontières floues, comme nous venons de le rappeler pour les manichéens. Ensuite et surtout, dans le cadre de réfutations dogmatiques spécifiques, pourquoi les polémistes antichrétiens se priveraient-ils des arguments d'autres chrétiens qui ne partagent pas non plus la doctrine combattue, pour peu qu'ils soient au courant de ces arguments? Par exemple, si on admet que, dans la théologie de certains groupes religieux appartenant à la mouvance communément appelée «gnostique», Jésus occupe une place importante, donc que ces groupes entrent aussi dans le périmètre d'une définition large du christianisme, on entrevoit comment leurs réflexions sur l'origine du mal ou le créateur du monde physique aient pu se croiser avec celles des zoroastriens (cf. Mihela Timuş ci-dessus). La ligne d'influence n'est pas avérée, mais ce serait une erreur méthodologique, dans une étude globale de la polémique antichrétienne, de ne pas prendre en *a priori* considération l'argumentaire des groupes «gnostiques» sous prétexte qu'il s'agit, selon cette définition large, d'une polémique *ad intra*.

Une étude de la littérature *adversus christianos* implique donc de se faire une bonne idée de l'univers religieux des auteurs, des catégories avec lesquels ils perçoivent les autres, de celle dans laquelle ils rangent les chrétiens, mais aussi du positionnement relatif de ces derniers par rapport aux «autres autres», et les différentes polémiques dans lesquelles les uns et les autres sont engagés. De toute évidence, pour comprendre les particularités ou les banalités avec lesquelles les chrétiens sont traités dans ces littératures, il faut aussi connaître, autant que faire se peut, la façon dont les polémistes antichrétiens représentent et traitent ces «autres autres».

En fin de compte, ne serait-ce que pour ces raisons, l'étude de la littérature *adversus christianos* est indissociable d'une étude d'ensemble de la polémique religieuse des protagonistes concernés. C'est la réponse à notre question: il est grand temps d'étudier la littérature de polémique antichrétienne comme un

ensemble organique, mais dans le cadre de dynamiques religieuses plus larges, et non pour en faire une histoire isolée.

Autres défis communs de l'analyse littéraire

En ce qui concerne l'analyse de ces textes, même une comparaison sommaire des exposés du colloque met rapidement en lumière quelques défis communs.

Nous avons déjà évoqué des similitudes au niveau de sources issues d'aires culturelles différentes, et connues de manière fragmentaire, souvent entièrement sur la base de la tradition indirecte. De même, nous avons déjà dit que certains arguments attribués aux juifs ou aux zoroastriens dans la polémique chrétienne se retrouvaient dans la polémique antichrétienne de ces groupes. Sans viser à l'exhaustivité, regardons quelques autres problèmes similaires:

Autant pour la littérature rabbinique que pour le traité de Mardānfarrox, les sources charrient du matériel plus ancien, qu'il convient donc de distinguer avant de l'étudier. Ici, les propos sont attribués à des rabbins de diverses époques; là, on se rend compte que l'auteur compile du matériel plus ancien, que l'on retrouve parfois dans les textes chrétiens hagiographiques antérieurs. La délimitation des matériaux et leur datation raisonnable fait donc partie des défis communs.

Les problèmes des formes de christianisme visé et, au-delà, des sources de l'auteur à propos de ses adversaires ont été soulevés plusieurs fois, notamment par Sébastien Morlet et Frédéric Amsler, ainsi que dans l'allocution de clôture d'Enrico Norelli, dont elle était le sujet central. Ce sont des questions complexes:

- de quelle forme de christianisme l'auteur parle-t-il? En effet, si on considère l'ensemble des régions couvertes par l'empire romain et les contrées limitrophes, plusieurs formes de christianisme se développent simultanément à toutes les périodes du monde antique: la christianisation de l'empire a certes mis une fin au foisonnement des quatre premiers siècles, mais certains groupes, notamment judéo-chrétiens, survivent en cachette ou au-delà des frontières; parallèlement les décisions des conciles œcuméniques, loin de rétablir l'unité, ont souvent renforcé le dynamisme des mouvements condamnés et la création d'Églises séparées, qui subsistent parfois aujourd'hui encore. Suivant le lieu où vit l'auteur, ce n'est pas le même christianisme qui prévaut. La nature des attaques et le choix des arguments, de même que leur degré de pertinence, dépend donc aussi du contexte socio-géographique. Du reste, comme nous l'avons plusieurs fois entendu pendant le colloque, la diversité du christianisme et les antagonismes qui le traversent servent fréquemment d'argument aux polémistes antichrétiens;

- au-delà, quelles sont les sources de l'auteur? A-t-il grandi dans une famille et avec une éducation chrétienne, comme on s'est parfois demandé pour Porphyre? Quels textes chrétiens a-t-il peut-être lus? Avec quels types de chrétiens a-t-il

peut-être discuté? Ou s'est-il forgé son image du christianisme sur la base de la littérature interne à son groupe, composée il y a longtemps et, sur certains points, potentiellement sans grand rapport avec le christianisme réel de son époque? Voire, s'agit-il d'un christianisme presque entièrement fantasmé sur la base de ragots et de croyances populaires?

- ajoutons une troisième question: quels sont les buts de l'auteur? Dans quel sens son discours sur les chrétiens doit-il influencer ses lecteurs? Et ceux-ci, qui sont-ils au juste? Comme le relève Gregor Emmenegger et l'illustre le Coran (cf. ci-dessus Angelika Neuwirth et Mehdi Azaiez), le discours de réfutation s'adresse souvent à un groupe tiers. Ou plutôt, dans l'autre sens, le discours antichrétien est instrumentalisé au service d'un ou plusieurs objectifs étrangers au christianisme et au dialogue interreligieux. Du reste, suivant les destinataires réels, leurs attentes, leur niveau d'éducation, etc., l'image construite du christianisme n'a pas besoin d'être exacte ou réaliste: il suffit qu'elle soit acceptée par ceux pour qui elle est dépeinte. Le pamphlet de Lucien *Sur la mort de Pérégrinus* est un bel exemple de ce principe (cf. Frédéric Amsler ci-dessus). Le cas du *De aeternitate mundi* de Proclus présenté par Filip Karfik est plus complexe: ce texte est-il antichrétien, comme le soutenait Jean Philopon, ou reflète-t-il seulement l'orthodoxie néoplatonicienne sans intention polémique particulière? Dans le texte conservé, rien ne semble antichrétien; mais le début de l'œuvre, qui aurait peut-être permis de mieux en juger, est malheureusement perdu.

Comme dernier exemple de défis analytiques communs, relevons que, dans toute une série de textes, la désignation des adversaires est floue. Par exemple, Manfred Hutter relève que le *Škand Gumānīg Wizār* ne vise pas seulement les chrétiens, mais aussi les musulmans, les juifs ou les manichéens. En conséquence, lorsque Mardānfarrox parle d'hérétiques sans autres précisions, il n'est pas toujours possible de savoir quel groupe il vise. Or tel est aussi le cas de certains textes rabbiniques, par exemple dans *Bereshit Rabba* 8.9, où les hérétiques combattus par R. Simlaï ont été diversement identifiés par la recherche.

Il est temps de conclure. Comme nous l'avons vu, le colloque de Fribourg a clairement montré qu'il existait des bases matérielles suffisantes pour poser la question d'une histoire littéraire de la polémique antichrétienne au cours du premier millénaire, y compris une certaine transmission d'arguments, de récits et de motifs antichrétiens d'un groupe religieux à l'autre. Sur le plan théorique cependant, cette histoire n'a de sens que si elle est mise en étroite relation avec les polémiques réciproques des chrétiens ainsi qu'avec les autres polémiques dans lesquelles les protagonistes étaient engagés. C'est donc la perspective d'une histoire critique croisée des littératures de polémique religieuse au cours du premier millénaire qui se dessine... Puisse le colloque de Fribourg avoir été un pas décisif dans cette direction!